

compagnie de nuit comme de jour

JE SUIS LE VENT

de Jon Fosse

mise en scène Guillaume Béguin

création janvier 2014

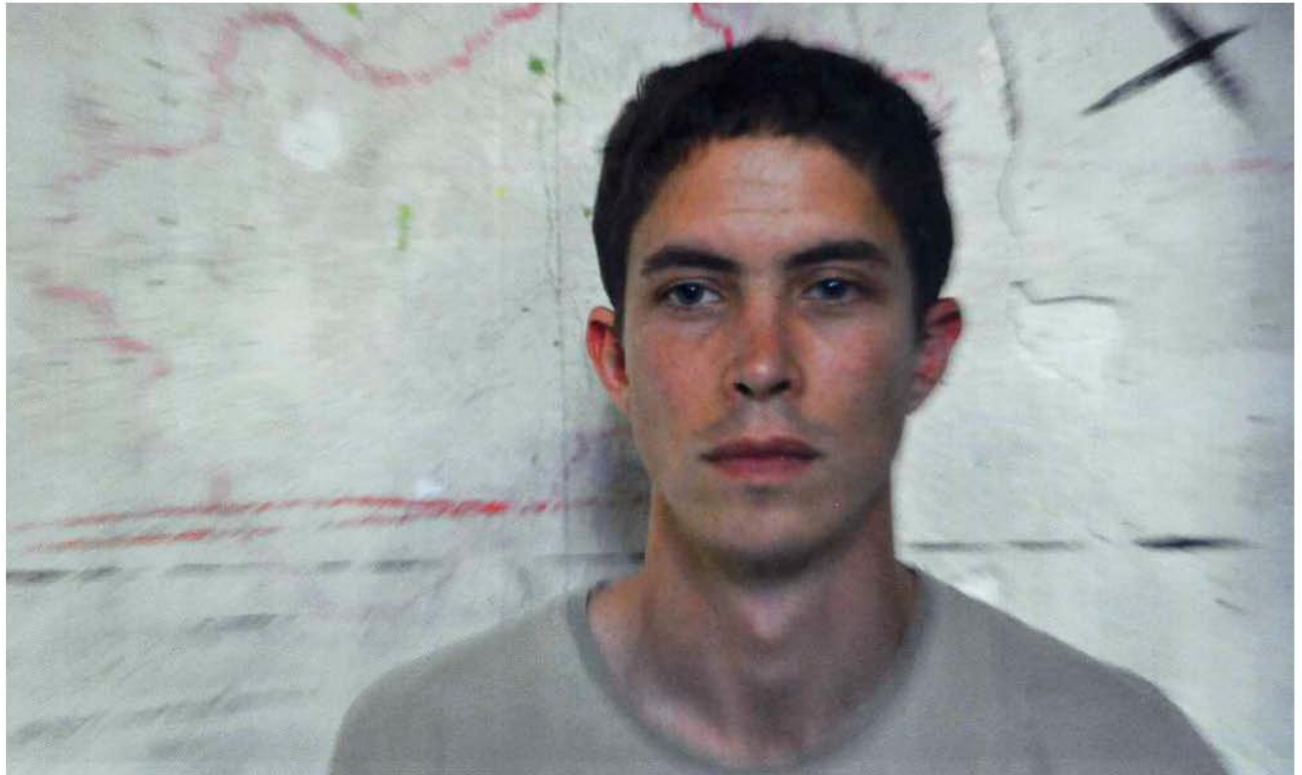
au Théâtre Arsenic *Lausanne*

au Théâtre du Loup *Genève*

www.denuitcommejour.ch

REVUE DE PRESSE

Profil	décembre 2013
La Couleur des Jours	décembre 2013
Coopération	16 décembre 2013
Le Temps Sortir.ch	21 décembre 2013
Scènes Magazine	décembre 2013
Go Out Mag	décembre 2013
Migros Magazine	6 janvier 2014
RTS Couleur 3 Réveille-Machin	8 janvier 2014
Polars, Polis & Cie (L'Hebdo)	10 janvier 2014
Le Matin Dimanche	12 janvier 2014
RTS La Première Vertigo	13 janvier 2014
L'Agenda Blog	13 janvier 2014
Le Temps	14 janvier 2014
L'Hebdo	16 janvier 2014
La Tribune de Genève	22 janvier 2014
Le Courrier	24 janvier 2014
RTS Espace 2 Zone Critique	24 janvier 2014
Le Temps SORTIR	25 janvier 2014
RTS Espace 2 La Tête à l'envers	25 janvier 2014
La Télé Actu	28 janvier 2014
Radio Cité Genève Cité Mag	31 janvier 2014



THÉÂTRE

JE SUIS **LE VENT**

Cet hiver, c'est du côté de l'Arsenic que le vent nous portera pour la nouvelle mise en scène de Guillaume Béguin, qui après avoir monté Édouard Levé, Martin Crimp ou Magnus Dahlström, s'empare cette fois-ci de la dernière pièce de Jon Fosse, *Je suis le vent*. C'est en mer que nous catapulte ce texte du Norvégien, où l'on y retrouve deux héros qui font et défont le monde au fil de leurs pérégrinations, poussés par les éléments et confrontés à l'immensité du monde qui les entoure. Qu'ils soient architecturaux, sonores, chorégraphiques ou mentaux, les espaces qui se télescopent et se confrontent interrogent l'angoisse et la fascination humaine pour la disparition, la sienne et celle de ceux que l'on a aimés. «L'Un» et «L'Autre» sont sur un bateau, «L'Un» rentre seul au port. Que s'est-il passé? Il est sans doute parti avec le vent... —

INFOS

Je suis le vent de Jon Fosse, par Guillaume Béguin. Avec Jean-François Michelet, Matteo Zimmermann. Du 9 au 19 janvier 2014 à l'Arsenic, à Lausanne.

Dans l'attente de l'ange

Comment se glisser «entre»? C'est la question que se pose le metteur en scène Guillaume Béguin au moment d'entamer les répétitions de *Je suis le vent*. Chez Jon Fosse, c'est là que ça se passe, estime-t-il. Là que s'exprime quelque chose qui ne peut se dire qu'à travers le théâtre.

GUILLAUME BÉGUIN

Novembre 2013. Dans un mois débutent les répétitions de *Je suis le vent*, la dernière pièce de Jon Fosse, que je mets en scène à l'Arse à Lausanne en janvier 2014, puis au Théâtre du Loup à Genève. La pièce se referme sur le suicide de l'Un, l'un des deux personnages de la pièce. Dans les pièces de Jon Fosse, les personnages n'ont pas de prénoms, ce ne sont d'ailleurs pas des personnages au sens classique du terme : ils n'ont pas de psychologie, on ne sait pas à quelle société ils appartiennent, ni à quelle époque ils vivent. Ici ils se nomment simplement l'Un et l'Autre, et tout ce qu'on sait d'eux, c'est qu'ils sont amis et qu'ils naviguent. D'ailleurs, toute la pièce se déroule sur un bateau. A la fin de la pièce, l'Un se jette à la mer. Et l'Autre regarde son ami disparaître dans les vagues, après avoir vainement tenté de le secourir. La tempête se déchaîne, l'Autre est contraint de ramener le bateau au port. Il abandonne ainsi l'Un à l'océan.

L'Un et l'Autre ne sont peut-être que les deux faces d'un même être. Nous avons tous des deuils à faire. Des parties de nous à jeter à la mer. Nous les trainons avec nous durant de longs mois, et un beau jour nous prenons un bateau, nous rejoignons le large, et jetons à la mer ce que nous avons à jeter. Il nous faut alors revenir au port, seul. Une nouvelle vie peut commencer. Une vie sans «l'autre».

Une vie sans l'autre. Voilà qui semble a priori inimaginable : comment vivre en ayant perdu l'autre moitié de nous-mêmes ? Et pourtant, nous ne cessons de sacrifier des parts de nous, parts de nos rêves, de nos amours, de nos désirs, parts de notre passé que nous oublions, parts de notre avenir auxquelles nous renonçons. Dans *Je suis le vent*, ce n'est pas seulement à la fin mais aussi au début de la pièce que l'Un se jette à l'eau. La pièce s'ouvre et se referme sur ce même suicide : l'Un s'est déjà jeté maintes fois comme il se jettera à la fin. Éternellement, l'Autre conduira l'Un vers le large, l'Un se donnera au vent et aux vagues, et l'Autre retournera seul au port. Et comme pour l'Autre vivre sans l'Un est impossible, comme il est impossible d'accomplir totalement un deuil, comme il est impossible d'être totalement présent au monde ou d'en être totalement absent, d'être totalement seul ou totalement ensemble, l'Autre conduira éternellement l'Un au large, et l'Un jettera éternellement son corps à la mer. Et l'Autre convoquera éternellement l'Un le lendemain pour lui demander «pourquoi». Et tout recommencera.

Ce qui s'exprime dans *Je suis le vent* est à la fois très simple et très compliqué. Comme tous les grands dramaturges, Jon Fosse cherche à exprimer quelque chose qui ne peut se dire qu'à travers le théâtre. C'est la représentation de la pièce, à travers des acteurs et devant un public, qui permet de faire entendre ce qu'il y a à exprimer. Cela ne peut se formuler dans un résumé ou à



DESSIN JÉRÔME STETTLER

travers un article de journal; cela ne peut se transmettre qu'à travers une expérience intellectuelle, sensorielle et collective. Jon Fosse a commencé sa carrière d'auteur en écrivant des essais et des textes théoriques. Puis il y a totalement renoncé, pour se consacrer exclusivement au genre théâtral et au roman. Ce qu'il cherche à rendre visible, à rendre sensible, se trouve dans un endroit très particulier. Cela se trouve «entre». Cela ne se trouve pas dans les mots, pas dans les phrases, ni même dans l'intensité de l'interprétation d'un acteur ou dans la justesse de son geste. Cela ne se trouve pas dans les silences, très nombreux dans toutes les pièces de Jon Fosse. Cela se trouve «entre». Entre l'acteur et son rôle, entre les mots et leurs sens, entre les corps et le vide autour d'eux, entre leur présence et leur absence. Cela ne se trouve ni dans la bouche des acteurs, ni dans la tête des spectateurs. Cela ne se trouve ni sur le plateau, ni dans les gradins, cela se trouve «entre».

«Entre»... Entre le sens et le non-sens, en quelque sorte. Dans un court texte... bien théorique, celui-là, et qui s'intitule «Moi-même, en écrivant de théâtre», Jon Fosse écrit: «En Hongrie, il est courant de dire lorsqu'une soirée au théâtre est réussie, qu'un ange a traversé la scène, une fois, deux fois, plusieurs fois. Pour moi, ce moment est l'essence du théâtre: le théâtre est le moment où un ange passe sur la scène. Que se passe-t-il ces moments-là? Bien sûr je ne sais pas, personne ne sait, parce que cela se passe ou pas; un soir cela arrive à un moment de la pièce, le soir suivant à un autre moment. Pour moi ces moments intenses et limpides, en dépit du fait qu'ils soient inexplicables, sont des moments d'entente: ce sont des moments où les gens qui sont là, les acteurs, le public, expérimentent ensemble quelque chose qui leur fait comprendre quelque chose qu'ils n'avaient jamais compris auparavant, du moins pas comme ils le comprennent à ce moment. Mais cette entente n'est surtout pas intellectuelle; c'est une sorte d'entente émotionnelle qui, comme je l'ai dit, est surtout inexplicable, du moins intellectuellement. Cela ne peut probablement pas être expliqué, cela peut seulement être montré, c'est une entente par les émotions.»

Alors, comment mettre en scène une pièce qui se déroulerait «entre»? Comment atteindre et rendre visible cette frontière invisible et impalpable autour de laquelle tout semble se jouer? Comment faire pour que «l'ange hongrois» vienne danser sur cette frontière? Les répétitions débutent déjà dans un mois. A l'heure où j'écris ces lignes, nous sommes occupés, avec Sylvie Kleiber, la scénographe du spectacle, à mettre une dernière main à la maquette du décor, lequel va partir sous peu à la construction. Mais je ne suis pas sûr encore de savoir comment mettre en scène «entre».

Mettre en scène, on dit souvent que ça consiste à poser un regard, inscrire à travers l'œuvre son propre geste. Mais ici, tout ce qui a trait à la signification, à ce qui s'apparenterait à un discours, doit être banni. Ce n'est pas comme ça que Jon Fosse fonctionnerait. Il faudrait en quelque sorte inscrire un geste qui contiendrait sa propre contradiction. Mais qu'est-ce que ça veut dire? Je repense à cette pensée rom: «N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures». Oui, peut-être, commencer par ôter mes souliers de mettreur en scène, me tenir à la lisière de l'œuvre, et ouvrir mes oreilles. C'est ce que je me suis efforcé de faire, au cours des premières sessions de répétitions, qui ont eu lieu cet été et à l'automne. A mesure que j'ai écouté les acteurs dire leur texte, sans trop chercher à agir sur eux ni sur leur art, une sensation sourde de ce qui deviendra peut-être le spectacle a commencé à naître en moi. Ce n'est pas encore une idée. C'est une intuition, qui s'en va comme le vent dès que je cherche à la saisir.

Cette position d'écoute, cette position d'attente, d'attente presque absurde de «l'ange hongrois», cette position qui est la mienne, elle ressemble beaucoup à celle des deux hommes sur leur bateau, l'Un et l'Autre. Eux aussi ont une rencontre à faire. Eux aussi doivent renoncer au sens des mots, pour se confronter à l'immensité du paysage, et tenter d'en découdre avec leur volonté de savoir. Eux aussi devront renoncer à trouver un sens au suicide de l'Un. Pourquoi revient-il jour après jour se jeter à nouveau dans les vagues et dans le vent? On ne sait pas. D'ailleurs, au final, on ne sait même plus trop si l'Un est déjà mort ou s'il est encore vivant.

Dans de nombreuses légendes scandinaves, on raconte que des êtres mi-vivants mi-morts peuplent le ventre des montagnes ou les abysses des fonds marins. Quelquefois, jaloux des hommes peuplant la terre, ces êtres fantastiques revêtissent l'apparence humaine, remontent à la surface, prennent une ferme, des vaches et se marient même avec des humains, avant de retourner dans leurs profondeurs originelles. Dans l'imaginaire scandinave, les morts ne sont pas cantonnés au ciel ou à l'enfer: il leur arrive de vivre à nos côtés, de partager parfois nos repas, et peut-être même notre couche. Leur monde est le nôtre. Il n'y a qu'un seul monde, sans frontières, sans bords. D'ailleurs Jon Fosse a écrit un très beau conte pour enfant qui porte ce nom, «bord». En norvégien ça se dit «kant». Il n'y a pas de bord. Et tout se mêle.

Avec Sylvie Kleiber, nous avons conçu une scénographie sans contour. Un décor sans bords. Sans «kant», comme on dit en norvégien. Mais les corps des personnages non plus n'ont pas de bords. Ni d'identité. L'identité de l'Un se place peut-être dans la continuité de celle de l'Autre. Peut-être ne sont-ils que les deux hémisphères d'un même corps. Ou peut-être leur corps trouve-t-il, ou espère-t-il trouver, un prolongement dans l'espace, en se fondant en lui. Peut-être que leur peau, qui les sépare de l'air avoisinant, et leurs muscles, leurs os, qui se mesurent au monde concret, cherchent, comme un enfant qui explore le monde, les limites. Les limites entre soi et le monde, les limites entre soi et l'autre. Peut-être les corps se battent-ils constamment avec ce qui englobe leurs os, leurs muscles. Peut-être cherchent-ils désespérément un prolongement d'eux-mêmes dans l'oxygène. Peut-être eux aussi attendent-ils le passage de l'ange hongrois.

Quoi qu'il en soit, tout cela passera par l'écoute, une écoute réelle, profonde et intime de l'espace, et du silence. Une écoute partagée avec les spectateurs. Parce que c'est sans doute à travers le silence qu'on peut le mieux se frotter aux limites – ou à leur absence. Dans le vide créé par le silence, l'espace semble s'agrandir, ou devenir aussi petit qu'une tête d'épingle. Dans le vide créé par le silence, les corps s'approchent, s'entrechoquent sans bruit, se dissolvent comme des vapeurs. Dans ma quête presque absurde de l'ange hongrois, je voudrais une mise en scène dessinée par le silence. Une mise en scène sans bords.

Je suis le vent, de Jon Fosse
mise en scène de Guillaume Béguin
du 9 au 19 janvier 2014
à l'Arsecnic, Lausanne
www.arsenic.ch
du 23 janvier au 2 février 2014
au Théâtre du Loup, Genève
www.theatreduloup.ch

Le Manuscrit des chiens III, de Jon Fosse
mise en scène de Guillaume Béguin
du 8 au 11 mai 2014
à Arc en Scènes, La Chaux-de-Fonds
www.arcenscenes.ch

www.denuitcomedejour.ch

«

Et il était là sur le pont
Debout il regardait
silence assez bref
et puis
silence assez bref
oui et puis
puis il a comme trébuché
silence assez bref
et il est tombé à la mer
silence assez bref
et j'ai attrapé un gilet de sauvetage
et je le lui ai lancé
et les vagues étaient hautes
silence assez bref
mais il n'a pas cherché à le saisir
silence assez bref
et les vagues lui passaient dessus
silence assez bref
il était au-dessus des vagues
silence assez bref
il était en dessous des vagues
silence assez bref
il était à la mer
et les vagues étaient hautes
silence assez bref
j'ai attrapé la gaffe
j'ai essayé de l'atteindre
j'ai essayé de l'accrocher
mais il a repoussé la gaffe
silence assez bref
il était au-dessus des vagues
silence assez bref
il était en dessous des vagues
silence assez bref
et puis je l'ai vu partir à la dérive
silence assez bref

»

Théâtre

Jon Fosse joué à Lausanne

«Je suis le vent» se déroule en mer. Les deux héros naviguent, s'amarrent à une petite crique, discutent... «Je suis le vent», le chef-d'œuvre de Jon Fosse, sera joué à l'Arsenic à Lausanne et au Théâtre du Loup à Genève, en janvier et février par la compagnie De nuit comme de jour. C'est Guillaume Béguin qui assurera la mise en scène.



Je suis le vent

Je suis le vent s'annonce a priori très loin du *Baiser et la Morsure*, précédent travail de Guillaume Béguin. Dans ce travail réalisé au printemps dernier, le metteur en scène lausannois explore la part d'animalité dans l'homme et la naissance du langage à travers la représentation de grands singes que des comédiens incarnaient sur scène. La force de cette proposition tenait dans sa part d'immersion complète. On baignait dans une ambiance poétique qui, par son rythme et son minimalisme frustre au début, arrêta le temps. Ici, dans la pièce de Jon Fosse, le langage est présent d'entrée et raconte l'apprentissage du deuil à travers une sortie en mer de deux hommes. Mais l'auteur norvégien produit des textes étranges, à trous, où les silences sont sans cesse indiqués en didascalies. Ainsi, les deux spectacles ne sont-ils pas si éloignés. Tous deux proposent de plonger dans un état de sensibilité accrue, dans un apprentissage qui ne passe pas par la raison, mais par l'expérience des sens. Jean-François Michelet et Matteo Zimmermann seront les deux explorateurs de ces états sensibles. *MPG*

Arsenic, rue de Genève 57. Ma, je, sa à 19h, me, ve à 20h30 et di à 18h du 9 au 19 janvier. (Loc. 021 625 11 36, www.arsenic.ch).

A Lausanne et Genève *Je suis le vent*



«Je suis le vent» © Héléne Gohring

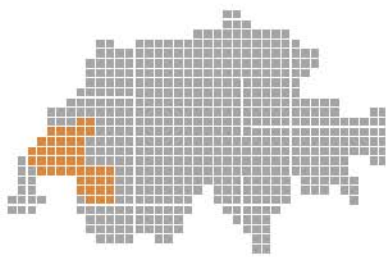
La Compagnie de nuit comme de jour s'empare, sous la houlette de son directeur artistique Guillaume Béguin, de la dernière pièce de Jon Fosse, «Je suis le vent»; les deux protagonistes de l'histoire naviguent en mer, s'amarrent à une petite crique, et discutent. Ils évoquent leurs angoisses, leurs joies, leur difficulté de vivre... Puis ils repartent... mais lorsque le bateau revient au port, il n'y a plus qu'un seul homme à bord. Qu'est-il arrivé ?

du 9 au 19 janvier 2014 à l'Arsenic, Lausanne

Réservations : 021 625 11 36 / www.arsenic.ch

du 23 janvier au 2 février 2014 au théâtre du Loup, Genève

Réservations : 022 301 31 00 / www.theatreduloup.ch



VAUD

Le vent va souffler à l'Arsenic

«Je suis le vent» est le chef-d'œuvre de Jon Fosse, écrivain norvégien et auteur d'une quinzaine de pièces. Le Romand Guillaume Béguin en propose une mise en scène à la fois spectaculaire et sensible, en immersion totale dans un monde d'ombres, de légères brises et de vents violents. Dans cette création, le théâtre est avant tout une expérience, provo-

quant chez les spectateurs des mouvements aussi bien sensoriels que mentaux. Produit par la compagnie De nuit comme de jour, avec notamment le soutien du Pour-cent culturel Migros, ce spectacle sera présenté du 9 au 19 janvier à l'Arsenic, à Lausanne.

Réservations sur www.arsenic.ch
ou par tel. au 021 625 11 36.





Polars, Polis et Cie

Scènes et mises en scène: le roman policier, l'architecture et la ville, le théâtre.

A l'Arsenic, "Je suis le vent" de Jon Fosse manque de souffle

Mis en ligne le 10.01.2014 à 18:45



© Steeve lunker

Mireille Descombes

Ecrivain du silence, du mal-être et des rencontres impossibles, le Norvégien Jon Fosse est un auteur difficile. Et d'autant plus redoutable que de tout grands, dont Claude Régy, Patrice Chéreau ou Thomas Ostermeier, ont fort bien porté à la scène l'énergie souvent sombre de ses textes répétitifs et laconiques. En choisissant de monter *Je suis le vent*, une pièce récente qui évoque le voyage en mer de deux hommes (Jean-François Michelet et Matteo Zimmermann) partageant leurs interrogations et leurs angoisses, le Chaux-de-Fonnier Guillaume Béguin s'attaquait à forte partie. Il le fait sans prendre de vrais risques, se cantonnant aux clichés liés à ce type de théâtre: une scène vide animée par quelques projections, une diction monocorde et saccadée qui se veut neutre, mais parfois frise le pathos, une gestuelle le plus souvent abstraite et réduite à l'extrême. Les images de la mer de fumée, qui par moments enveloppe, voire avale les protagonistes, sont somptueuses, mais le reste manque de souffle.

"Je suis le vent" de Jon Fosse. Mise en scène Guillaume Béguin – Cie de nuit comme de jour. Lausanne. Arsenic. Jusqu'au 19 janvier. Genève. Théâtre du Loup. Du 23 janvier au 2 février.

LAUSANNE
En écoutant le vent



«Je suis le vent», le chef-d'œuvre de l'écrivain et dramaturge norvégien Jon Fosse, est ici mis en scène par Guillaume Béguin pour la Compagnie de nuit comme de jour, qui en propose une interprétation à la fois spectaculaire et sensible. La rencontre de quatre espaces distincts, scénographique, sonore, chorégraphique et imaginaire, a pour ambition de provoquer un ébranlement chez le spectateur plongé dans un monde d'ombres, de brises légères et de vents violents.

Adresse: Théâtre de l'Arsenic, route de Genève 57, www.arsenic.ch
Horaires: 18 h.



13 janvier 2014

Le théâtre de l'Arsenic a fait salle comble lors de la première de « Je suis le vent », une pièce de l'écrivain norvégien Jon Fosse mise en scène par Guillaume Béguin. A l'effervescence palpable de l'assistance contrastait la sobriété d'une scénographie minimaliste.

Dans un décor vide, à l'exception de quelques projections sur les murs-écrans, évolue le dialogue de deux hommes partis en mer. Quelque chose – de grave – s'est produit pour l'un d'eux. Ici, une faible intrigue n'est que prétexte aux sensations. Car, comme l'exprime la circularité d'un texte qui se répète et rebondit sur lui-même, toute tentative de parole est vaine. Le jeu se veut aussi réduit dans ses effets : peu d'échanges entre les deux hommes, des mouvements limités, une diction lente et sobre qui permet de beaux silences bien maîtrisés. Les deux acteurs (Jean-François Michelet et Matteo Zimmermann) très investis, réussissent à s'approprier leur personnage et à rendre de véritables moments d'émotion, notamment la scène du repas.

Les effets de fumée, semblables aux mouvements de l'onde, sont particulièrement esthétiques et évocateurs. Mais à l'image de cette vapeur, la pièce ne prend pas véritablement corps.

"Je suis le vent" de Jon Fosse. Mise en scène Guillaume Béguin – Cie de nuit comme de jour. Au Théâtre Arsenic à Lausanne, jusqu'au 19 janvier. Au Théâtre du Loup de Genève, du 23 janvier au 2 février.

Texte: Marie-Sophie Péclard Photo: Steeve Luncker



Critique: «Je suis le vent», à l'Arsenic, à Lausanne

Souffle coupé dans les brumes du Nord

L'écriture du Norvégien Jon Fosse est un matériau théâtral d'une rare difficulté. Extrêmement épurée, minimaliste, cette écriture est état plus qu'action, questions plus que réponses. Elle cumule hésitations et répétitions. Plus délicat encore, Jon Fosse interrompt sans cesse ses dialogues, indiquant «silence» et «silence assez bref», ou encore «bref silence» – notez la nuance! – à des moments où le mouvement naturel appellerait un flux. Un exemple? Un passage de *Je suis le vent*, à voir ces jours à l'Arsenic, à Lausanne: «Mais tu/(silence assez bref)/oui tu ne veux pas me dire/(silence assez bref)/oui pourquoi tu trouves ça bien/ pourquoi ça te plaît/d'être/(silence assez bref)/oui en mer.»

Rien de naturaliste, donc, dans cette écriture sans ponctuation, tout en césures. Mais une tentative poignante de dire l'impossibilité de parler de soi en totale cohérence et la plus grande impossibilité encore de se faire tout à fait comprendre de l'autre.

Je suis le vent, pièce de 2005 traduite chez L'Arche en 2010, est un condensé de toutes ces difficultés. Deux personnages, L'Un et L'Autre, sont sur un bateau, la mer se soulève et L'Un tombe à l'eau. Mais y a-t-il vraiment deux personnages? Ou s'agit-il d'un seul individu qui soliloque et se perd? Que signifie la mer? Représente-t-elle un abysse, élément effrayant, ou, au contraire, un refuge, espace réconfortant?

On comprend que ce matériau, à la fois ouvert dans l'interprétation mais très fermé dans la notation, ait intéressé en France des metteurs en scène à l'oreille musicienne, tels Claude Régy et Patrice Chéreau. Ces deux orfèvres du verbe ont trouvé la souplesse et la continuité de ces partitions toujours freinées.

À l'Arsenic, Guillaume Béguin a plus de peine. Visuellement, l'objectif est atteint. La mer, élément liquide, est ici volatile, fumée au sol. Tandis que la lumière, abstraite par essence, devient plaque, écran. Cette

inversion imaginée par Sylvie Kleiber raconte parfaitement l'éternel remaniement.

En revanche, le jeu blanc demandé à Jean-François Michelet (L'Un) et Matteo Zimmermann (L'Autre) assèche un propos déjà haché. Jeudi dernier, soir de première, le souffle se tarissait entre chaque réplique et l'échange, pensé comme fondamental, devenait trivial. Sur les traces de Claude Régy, Guillaume Béguin a sans doute souhaité investir chaque mot d'une énergie cruciale. Mais, pour le moment, le résultat n'a ni cette urgence, ni cette densité. Et vire à l'exercice de style quand il devrait frapper. Cela dit, les comédiens peuvent encore trouver chair, sang et vent dans cette traversée. Et s'animer.

Marie-Pierre Genecand

Je suis le vent, jusqu'au 19 janv., Arsenic, Lausanne, 021 625 11 36, www.arsenic.ch. Du 23 janv. au 2 fév., Théâtre du Loup, Genève, 022 301 31 00, www.theatreduloup.ch

JE SUIS LE VENT

Le vent nous emportera

Deux hommes font du bateau. Ils parlent de cette curieuse expérience qu'est la vie, boivent du schnaps, s'arrêtent dans une crique pour pique-niquer... L'un d'eux ne reviendra pas du voyage. Le texte du Norvégien Jon Fosse part d'apparentes banalités pour évoquer la condition humaine. Le langage est une frêle embarcation pour traverser le monde-océan. Les mots, imprécis, nous trahissent. Il y a un potentiel «tragicomique» dans *Je suis le vent*, texte «beckettien», mais la mise en scène ne veut pas en jouer. Comme un rouleau compresseur, elle aplatit tout, dans une caricature du théâtre d'avant-garde. Grands silences, temps morts... Tout à coup, l'un des deux personnages dit, parlant nonchalamment, comme on traînerait les pieds: «Est-ce qu'il est possible de ne rien vouloir?» Restent les acteurs méritants et un fascinant décor de brouillard aqueux, dans lequel noyer son regard... ◦

«Je suis le vent», de Jon Fosse. Mise en scène de Guillaume Béguin. Avec Jean-François Michelet et Matteo Zimmermann. Lausanne, Arsenic, jusqu'au 19 janvier. Genève, Théâtre du Loup, du 23 janvier au 2 février. www.denuitcommeaujourd'hui.ch



STEVE LUNCKER-GOMEZ



Deux voix sur les flots de la haute mer. Celles de l'Un (Matteo Zimmermann) et de l'Autre (Jean-François Michelet). S. IUNCKER-GOMEZ

La scène, un lieu d'ombre et de silence

Spectacle

Le Loup coproduit «Je suis le vent», plongée dans un ailleurs tapi au fond de soi. Son porte-parole, Guillaume Béguin, nous sert de guide

Ça se passe hors du temps. Loin des rumeurs du monde. Dans un espace suspendu que figure un bateau. Ce sont deux personnages qui pourraient n'en former qu'un. Leur dialogue s'entrecoupe de silences, avance à tâtons, se corrige à mesure qu'il progresse. «Je ne voulais pas... Simplement je l'ai fait... Simple-ment c'est arrivé... Oui...», perçoit-on tandis qu'une mer de fumée se répand sur le plateau noir, sans bords sinon un panneau qui s'éclairera à jardin, et un autre au ciel.

Avec *Je suis le vent*, le metteur en scène Guillaume Béguin poursuit, notamment après *Le baiser et la morsure*, son élaboration d'un théâtre intérieur. Qui invite le spectateur à l'attention plus qu'à l'attente. Lui demande de fournir collectivement un effort contemplatif et sensoriel. Pour la deuxième fois (bientôt suivie d'une troisième), il monte une œuvre du Norvégien Jon Fosse, grand explorateur des zones intermédiaires et limbes en tous genres. Méditation sur le seuil comme sur le deuil, *Je suis le vent* est sa dernière pièce à ce jour. Guillaume Béguin nous introduit à ce théâtre à part.

Vous méfiez-vous des mots?

C'est vrai. Dans ce projet, il s'agit de montrer qu'il existe d'autres façons de communiquer que par les mots. On peut passer par d'autres états de présence, plus élémentaires. Jon Fosse a beaucoup à nous appren-

dre sur ce rayon. Il ne parle que sous forme de paradoxes et, à force, il déconstruit le langage. Pas pour livrer un message nihiliste, mais pour ouvrir d'autres espaces de compréhension du monde. La parole y fait partie d'un tout. Il y a quelque chose qui n'est pas de l'ordre de la signification, mais qui l'inclut.

Comment en êtes-vous venu à développer ce type de théâtre?

J'ai reçu une formation classique, qui place le texte au centre. Mais en tant que spectateur, ce que j'adore, c'est participer à une expérience. Un simple message m'emmerde. J'ai besoin que ça m'attaque dans mes croyances, que ça me fasse bouger dans la compréhension que j'ai de moi-même et des autres.

Qui sont les deux protagonistes de cette pièce, l'Un et l'Autre - deux parts d'un même individu?

C'est la lecture la plus intéressante, à mon avis. L'Autre doit jeter une partie de lui-même à la mer, qui reviendra le hanter. C'est une pièce sur le deuil d'une partie de soi. Mais aussi sur la réconciliation avec soi.

Peut-on la lire aussi comme une apologie de la mort?

Pas au sens propre. Un choix y est fait de disparaître à soi-même. De renoncer à son ego, plutôt qu'à sa vie. Fosse nous propose une troisième voie: ni l'ego, ni le détachement suicidaire, mais un entre-deux. Pendant mes études au Conservatoire de Lausanne, je me suis fait traiter d'«homme invisible». C'est aujourd'hui une étiquette que j'assume. On peut être dans cette ombre-là, en retrait. Et ça ne rend pas moins vivant. **Katia Berger**

Critique

Katia Berger



«Je suis le vent»

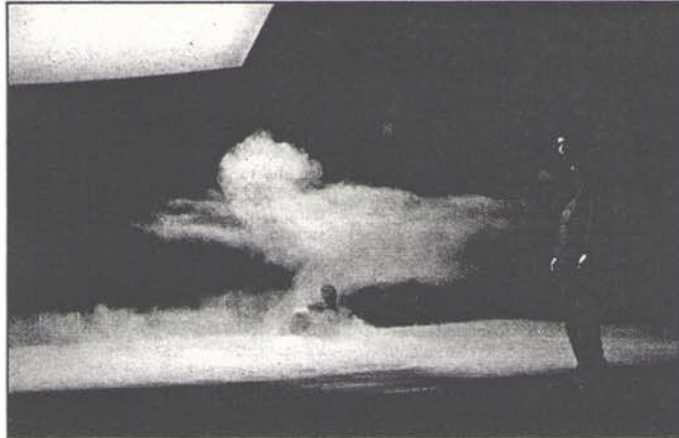
★★★★★

L'air, l'eau et la terre

Pince-mi et pince-moi sont sur un bateau, disait la ritournelle avant l'éclat de rire enfantin. Ici, le premier des deux marins sera rebaptisé l'Un - et il tombera en effet à l'eau. Le second, sous la plume du Norvégien Jon Fosse, se fera appeler l'Autre. Et restera fermement sur le pont. Qui sont-ils? Des amis, des frères? Deux faces d'une même personnalité, plutôt, qu'incarnent le très animal Matteo Zimmermann et son contraire éthéré Jean-François Michelet. Toujours est-il que sur leur galère - qui est la scène, qui est le corps ou l'esprit, qui est la vie même -, ils dialoguent. Dans le flot haché d'un verbe qui résiste. L'embarcation les emporte vers la haute mer, où l'Un se suicidera, forçant

l'Autre à retourner seul au port... Entre ici et ailleurs, flottant aux frontières de l'absence et de la présence, ces héritiers de Beckett lorgnant du côté de Koltès naviguent de la trivialité d'un schnaps partagé à la symbolique du gris ou du léger, aspirant à un degré zéro de l'existence qui leur permettrait d'être le vent. Guillaume Béguin dilate leur errance au sein d'une scénographie conçue par Sylvie Kleiber, qui parvient subtilement à marier le vide et le plein. De même la langue de Fosse, chorégraphiée dans chacune de ses hésitations, finit par s'écouter à mi-chemin de la musique et du silence. A condition que le spectateur signe le pacte de l'oubli de soi, il repartira les voiles gonflées.

Th. du Loup, 10, ch. de la Gravière, du 23 jan. au 2 fév., 022 301 31 00, www.theatreduloup.ch



THÉÂTRE, GENÈVE

En attendant le vent...

Ils sont tous deux marins, voguent au gré du vent. L'Un (Jean-François Michelet, le ton détaché) questionne l'Autre (épatant Matteo Zimmermann, à corps perdu dans son rôle), à la manière d'*En attendant Godot*. A la dérive, ils finiront par jeter l'ancre sur une crique, laisser parler les silences, poussant toujours plus loin leurs questionnements existentiels. *Je suis le vent*, dernière création de Guillaume Béguin, n'est autre qu'une plongée dans un univers beckettien où la vie n'a plus vraiment d'importance. Une vie bonne à jeter par-dessus bord.

Entre les flots de blancheur lumineuse créée par la scénographe Sylvie Kleiber et les volutes de fumée hypnotiques, la pièce de Jon Fosse, vue à sa création à l'Arseenic de Lausanne, est à découvrir au Théâtre du Loup, à Genève. Une pièce comme un paysage, où l'existence s'abîme. On en savoure le déroulé syncopé et les envolées stratosphériques. Et l'on en sort chamboulé, en apnée. De haute volée. CDT/STEEVE IUNCKER

**Jusqu'au 2 février, Théâtre du Loup,
10 ch. de la Gravière, Genève,
Rés: ☎ 022 301 31 00
www.theatreduloup.ch**

Je suis le vent

Théâtre du Loup, ch. de la Gravière
10. Di à 17h, lu me sa à 19h, me ve
à 20h jusqu'au 2 février. (Loc. 022
301 31 00, www.theatreduloup.ch).

Deux hommes sur un bateau, la mer se soulève, l'un des deux tombe à l'eau

L'écriture de Jon Fosse est un matériau théâtral d'une rare difficulté. Extrêmement épurée, cette écriture est état plus qu'action, questions plus que réponses. Elle cumule hésitations et répétitions. *Je suis le vent*, pièce de 2005 traduite chez L'Arche en 2010, est un condensé de toutes ces difficultés. Deux personnages, L'Un et L'Autre, sont sur un bateau, la mer se soulève et L'Un tombe à l'eau. Mais y a-t-il vraiment deux personnages? Ou s'agit-il d'un seul individu qui soliloque et se perd? On comprend que ce matériau ait intéressé en France des metteurs en scène à l'oreille musicienne, tels Claude Régy et Patrice Chéreau. Pour la version romande, l'objectif est atteint visuellement. La mer, élément liquide, est ici volatile, fumée au sol. Tandis que la lumière, abstraite par essence, devient plaque, écran. Cette inversion imaginée par Sylvie Kleiber raconte parfaitement l'éternel remaniement. En revanche, le jeu blanc demandé par Guillaume Béguin à Jean-François Michelet (L'Un) et Matteo Zimmermann (L'Autre) assèche un propos déjà haché. Le mystère de l'écriture du Norvégien reste entier. **MPG**